

Elena LASIDA

## L'école devrait être un lieu où

Interview : Service d'étude du SeGEC

Texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Économiste et théologienne, **Elena LASIDA** enseigne l'économie solidaire et le développement durable à l'Institut Catholique de Paris. Elle est également membre du Conseil des veilleurs, qui accompagne l'enseignement catholique français dans la démarche « *Réenchâter l'école* »<sup>1</sup>. Si l'économie et la théologie semblent deux orientations à priori peu liées, c'est pourtant avec bonheur qu'E. LASIDA parvient à les faire se côtoyer et s'enrichir l'une de l'autre à l'occasion d'analyses percutantes et interpelantes<sup>2</sup>.

Les crises sociale, financière et économique de nos sociétés mettent en cause les institutions, dont l'école. Vous proposez de réinterroger leur fonctionnement à partir de l'idée de fragilité comme « promesse de nouveauté »...

**Elena LASIDA** : Le grand défi, c'est de parvenir à penser et à faire autrement l'institution. Comment ses trois fonctions-clés (durabilité, légitimité, encadrement) peuvent-elles se déplacer dès qu'on prend en compte la fragilité ? Quand on dit durabilité, on pense continuité, reproduction de modèles connus, mais une institution a aussi besoin de se renouveler, sans quoi elle risque de mourir de rigidité. Et si la tension entre renouvellement et continuité introduit une fragilité, celle-ci permet de penser l'institution en termes de fécondité, de se demander ce qu'elle permet de faire naître.

La légitimité, elle, pose la question de savoir comment on se situe face à la différence. L'institution devrait être ce lieu qui crée du commun, mais qui fait aussi place à la singularité de chacun. La différence de l'autre commence toujours par me déranger, mais elle m'ouvre aussi à un nouveau possible.

Quant à l'encadrement, il est certes utile, mais plutôt que de vérifier si tout le monde fait ce qu'on lui demande de la manière dont on le lui demande, il s'agirait de voir si l'institution autorise chacun à déployer sa capacité créatrice, et comment celle-ci peut se mettre au service d'un projet commun. Je pense que l'école est au cœur de cela et devrait être

le lieu qui nous permet d'expérimenter une nouvelle manière de « faire institution ». Il y a là un défi majeur pour l'institution éducative.

Enseignants et directeurs sont très soucieux de transmettre des valeurs démocratiques, même si certains hésitent à se considérer comme leur incarnation. Vous parlez, vous, de « passeurs »...

**EL** : Pour moi, être « passeur », c'est « livrer passage » plutôt que « transmettre à l'autre quelque chose qui est déjà connu, prédéfini ». J'ai pris cette idée d'une image un peu singulière trouvée dans un livre de Gabriel RINGLET évoquant un professeur expliquant à ses élèves militaires que le canon, c'est un trou avec du bronze autour, parce que sa fonction première, c'est de livrer passage.

Cette image est très parlante. On pense toujours à transmettre des valeurs, des connaissances, des acquis, des compétences. On prend les étudiants pour des réservoirs dans lesquels il faut déverser

tout cela. Je pense qu'en fait, c'est exactement l'inverse. C'est permettre au trou (à la fragilité) que nous portons chacun en nous de livrer passage, de faire sortir le meilleur. Je pense que c'est ça que fait le passeur, l'éducateur. Et il y parvient quand il disparaît, qu'il s'efface. Ce n'est pas amener celui auquel je fais passer quelque chose à reproduire la même chose que moi, c'est le mettre en route pour qu'il trouve son propre chemin.

Selon vous, chacun devrait reconnaître sa part de fragilité pour construire avec l'autre une véritable relation. En quoi cela peut-il aider la démocratie à se construire ?

**EL** : En général, on pense la fragilité comme quelque chose de négatif. On a tous nos fragilités, qu'on essaie souvent de cacher. Ça renvoie à quelque chose qui nous manque, qu'on devrait dépasser, réparer. Mais sans fragilité, il n'y a pas de relation, pas de vivre ensemble. C'est quand j'arrive à montrer ma fragilité à l'autre qu'une vraie relation est possible, une relation d'interdépendance. Tant que je ne la montre pas, on est dans le contrat, le transfert. L'échange me permet de rester indépendant, presque auto-suffisant. Ce qui fait la vie en commun et donc la démocratie, le vivre ensemble, la société, ce n'est pas le fait que chacun puisse être indépendant, c'est le fait de créer de véritables relations d'interdépendance. Et il n'y a pas d'interdépendance sans fragilité avouée.

Vous faites partie du Conseil des veilleurs de l'enseignement catholique

La différence de l'autre commence toujours par me déranger, mais elle m'ouvre aussi à un nouveau possible.

# on apprend à se relier



Photo : Laurent NICKS

## français. De quoi s'agit-il ?

**EL :** Ce Conseil a été mis en place dans le cadre d'un projet de l'enseignement catholique en France appelé « Réenchanter l'école ». Je trouve l'expression très belle. C'est une invitation à retrouver le goût d'enseigner et d'apprendre. Les veilleurs sont des personnes extérieures à l'enseignement catholique. Je pense qu'il est très important pour toute institution d'avoir en permanence des gens extérieurs, qui sont beaucoup plus libres et qui peuvent être comme des miroirs lui renvoyant une image d'elle-même. Sans quoi, on risque de rester entre soi et de tourner en rond.

Dans ce rôle de veilleur, trois choses me semblent très importantes : la première, c'est le regard. Aujourd'hui, on valorise surtout le « faire », et on a oublié que toute transformation commence par le fait de regarder l'autre et de se regarder soi-même de manière différente.

La deuxième, c'est la distance. Nous avons cette liberté de dire des choses (qui seront prises en compte ou pas), nous ne sommes pas conditionnés par des relations de dépendance hiérarchique.

En troisième lieu, nous sommes invités à faire un travail de reconnaissance, d'identification de ce qui est en train de naître dans ce monde un peu chaotique. Le veilleur aide à voir ces pépites encore presque invisibles qui sont promesse d'un nouveau possible.

**L'école est une institution qui aide à structurer le monde commun en transmettant des normes. De plus**

**en plus d'établissements scolaires mettent en œuvre des processus participatifs pour construire les règles du vivre ensemble. Cela permet-il un véritable exercice démocratique ?**

**EL :** Être cohérent avec cette idée d'apprendre à vivre en démocratie passe effectivement par l'expérience de la démocratie. Ces projets de participation, de coconstruction, de codécision sont absolument essentiels. Le problème, c'est que c'est très difficile. On est certes très vite d'accord sur les valeurs de la démocratie, le fait d'être tous égaux, d'avoir les mêmes droits, de pouvoir donner son avis, mais ça ne suffit pas !

Pour moi, la démocratie va beaucoup plus loin. Pour « construire du commun », il est indispensable de se laisser déplacer par l'autre, par la parole de l'autre. Et ça, c'est terriblement difficile. Nous faisons faire à nos étudiants ces expériences dans le cadre de leur classe, mais comment le mettons-nous en pratique dans la gestion de nos institutions ? La démocratie se vit-elle à tous les niveaux ?

Il y a là un enjeu majeur d'apprentissage collectif. La démocratie n'est pas un modèle prédéfini, c'est une démarche pour faire ensemble du commun.

**Dans ce cadre, l'établissement d'un « contrat » ne suffit pas, selon vous. Vous évoquez plutôt une « alliance »...**

**EL :** Je dirais que le contrat « contient » la violence dans le sens d'établir un cadre, de mettre une distance, et donc de freiner ce désir de « tuer » l'autre. En ce sens,

il a un effet positif sur la violence. Mais je pense aussi qu'il « contient de la violence » dans le sens où il est une manière de se protéger de l'autre. Il est fondé sur l'idée que l'autre est un rival. C'est en ce sens-là que le contrat n'est pas suffisant.

En faisant alliance avec l'autre (on trouve beaucoup d'exemples d'alliance dans la Bible, comme lorsque Dieu invite Noé à être cocréateur de la terre avec lui après le déluge), on est appelé à prendre des risques avec lui et à se laisser déplacer par lui. L'école devrait être un lieu où on apprend à se relier, à se laisser déplacer par les autres et à faire communion.

Je pense que l'identité, qu'elle soit individuelle ou collective, mais surtout si elle est collective, n'est pas tellement faite par les acquis et le patrimoine communs, mais bien plus par le manque commun, ce que nous n'avons pas et qui nous rassemble, qui nous met en marche vers un avenir nouveau. ■

1. Avec l'objectif de placer l'école dans une démarche collective de mobilisation et de confiance

2. Son ouvrage *Le goût de l'autre, la crise, une chance pour réinventer le lien* (Albin Michel) vient d'être réédité en Poche.

**N'hésitez pas à poursuivre votre lecture en découvrant la version longue de cette interview sur notre site. Elle en vaut vraiment la peine !**

**[www.entrees-libres.be](http://www.entrees-libres.be) > Plus > Extras**